

Les Ache du Paraguay et le palmier pindo. Éléments pour un réexamen de la stratégie économique et du mode de résidence

Philippe Edeb

Volume 16, Number 2, 1992

Crises de subsistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015221ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015221ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Edeb, P. (1992). Les Ache du Paraguay et le palmier pindo. Éléments pour un réexamen de la stratégie économique et du mode de résidence. *Anthropologie et Sociétés*, 16(2), 135–158. <https://doi.org/10.7202/015221ar>

Article abstract

The Ache of Paraguay and the Pindo Palm

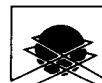
Éléments for a Reconsideration of Economic Strategy and Residence Pattern

Certain episodes of their tragic sédentarisation having attracted the attention of scientific circles, the Ache are hardly newcomers to the ethnographic scene. Nevertheless, little is known about the traditional subsistence pattern of these hunters-gatherers. Important quantitative data have been provided by North American anthropologists subscribing to the "optimal foraging theory", but this information was gathered from the northern Ache during their conversion to agriculture. Based on native knowledge and accounts of daily life, the following article reconsiders the misleading premises upon which has come to be based the dominant image of Ache foragers: the alleged necessity of almost daily foraging move-ment, an essentially hunting oriented economic model...

LES ACHE DU PARAGUAY ET LE PALMIER PINDO

Éléments pour un réexamen de la stratégie économique et du mode de résidence*

Philippe Edeb



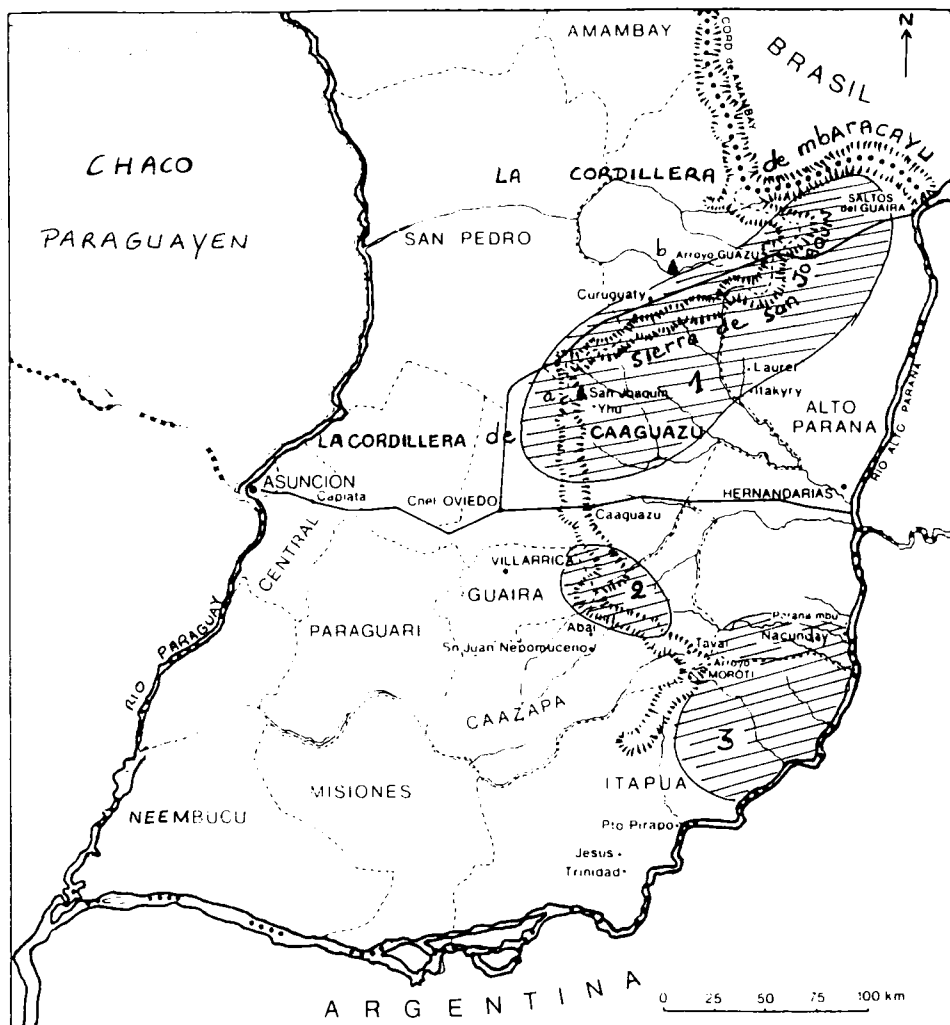
Depuis 1970, le front d'expansion d'une colonisation qui a achevé de réduire les Ache méridionaux gagne les forêts les plus reculées du nord-est du Paraguay oriental. Cette région, caractérisée par une succession de collines et de plis boisés, constitue l'habitat des derniers groupes d'Indiens ache insoumis, dont le territoire s'étend de part et d'autre d'une chaîne rocheuse qu'il déborde plus largement à l'est. Les monts tabulaires de la sierra de San Joaquín, qui culmine à 500 mètres, forment l'épicentre de ce territoire. Ils relient le chaînon montagneux de Caaguazú, au sud, à celui de Mbaracayú, au nord. Ce dernier massif lui érige une frontière rocheuse naturelle avec le Brésil (figure 1), que les nomades ache semblent n'avoir jamais tenté de franchir. Alors que les escarmouches sanglantes entre colons et Ache se multiplient, les autorités paraguayennes inaugurent à l'égard de ces chasseurs-cueilleurs, sous couvert de les protéger, une politique de sédentarisation forcée. Conduite sans les précautions médicales élémentaires nécessaires aux premiers contacts, et souvent sous l'égide d'évangélistes fanatiques, cette entreprise préside à l'écriture de l'une des innombrables pages noires de l'histoire amérindienne (Melia *et al.* 1973; Münzel 1973). Les années soixante-dix voient ainsi se succéder, au gré des rencontres facilitées par les *señuelos*¹ ache, les redditions de nombreuses bandes très vite fauchées par les maladies. Traumatisées, désabusées, quelques familles tenteront un retour en forêt, devenant les vecteurs d'épidémies qui achèvent de débarrasser, silencieusement, la forêt de ses habitants séculaires. Au début des années soixante-dix, les Ache septentrionaux formaient une communauté tribale que l'on peut évaluer à 600 ou 700 membres, bien que cette taille soit demeurée longtemps insoupçonnée en regard des effectifs habituellement modestes des groupes, moribonds, du sud. Il aura, néanmoins, suffi d'une décennie pour que cette communauté du nord, décimée, humiliée et spoliée de ses terres, cesse de représenter une entrave à la déforestation.

Cette histoire dramatique, faite de rapports d'évitement ou de violence, aide en partie à comprendre que, nourri de données ethnographiques insuffisantes, le débat sur l'économie traditionnelle des Ache n'a pas manqué de susciter, sans les épuiser, maintes spéculations. D'autant qu'aucun Blanc n'a vécu plusieurs mois sans interruption en forêt, auprès de Ache récemment contactés. La question de la contri-

* Notre travail de terrain fut rendu possible grâce à l'appui de la Fondation Fyssen et de la Fondation Singer-Polignac, que nous tenons à remercier. Philippe Descola et Alain Testart ont bien voulu lire le premier jet de cet article et nous faire les plus utiles suggestions. Un grand merci à eux.

1. *Señuelo* désigne habituellement le « leurre » naturel ou artificiel utilisé par les pêcheurs pour appâter les poissons carnassiers. Les Paraguayens appelaient ainsi les Ache qui aidaient les Blancs, pour diverses raisons, à pister leurs semblables et à entrer en contact avec eux.

FIGURE 1 : Localisation des Ache septentrionaux



- 1 Aire approximative de nomadisme des Ache septentrionaux.
- 2 Habitat du groupe de l'Yvytyruzú, sédentarisé en 1962 (ses membres sont apparentés aux Ache du nord).
- 3 Zone des groupes ache méridionaux auxquels appartiennent les bandes évoquées par Mayntzhusen, au début de ce siècle.

« Réserves » principales des Ache septentrionaux :

- ▲ a. La « Colonia Nacional Ache-Guayakí » (Cerro Moroti, departamento de Caaguazú) créée en 1968.
- ▲ b. La colonia « Chupa Pou » (departamento de Canindeyú) fondée en 1978.

Source : Carte tirée de Münzel (1973), légèrement modifiée et annotée par nous.

bution respective de la chasse et de la collecte à la subsistance de ces Indiens a, ainsi, reçu une gamme de réponses hétéroclites et des plus contradictoires. Selon Vellard, les « Guayaki ne sont pas encore devenus un véritable peuple chasseur » (1939 : 78) ; ils tireraient l'essentiel de leur alimentation de la récolte des produits sylvestres, du miel notamment. Pour Clastres, en revanche, la forêt paraguayenne étant « réellement pauvre en espèces végétales comestibles » (1965 : 59), les Ache seraient avant tout tributaires du gibier. C'est seulement en 1980, il est vrai, qu'une équipe d'anthropologues nord-américains, se fondant sur la théorie de l'*optimal foraging*, entreprend des enquêtes quantifiées, rigoureuses et extensives, sur les rendements de chaque secteur d'activité économique au sein de bandes du nord, comprenant entre 9 et 68 Ache. Leurs résultats établissent la nette dominance des protéines animales dans l'alimentation (Hawkes *et al.* 1982 ; Hill et Hawkes 1983 ; Hill *et al.* 1984). Mais les familles ache de l'échantillon, s'orientant vers un mode de vie agricole, connaissent une sédentarisation qui s'échelonne depuis déjà deux à huit ans, selon les cas, et qui implique des changements socio-économiques suffisants pour avoir pu infléchir, contrairement aux assertions de ces chercheurs, les stratégies de subsistance ache au sein de la forêt. Ainsi, au moment des enquêtes, chasse et cueillette n'étaient-elles exercées que dans le cadre d'expéditions restreintes : lancées à partir de la colonie indigène, sur un mode quand même régulier et rapproché, elles n'excédaient jamais *deux* semaines. Dès lors, les bandes ache qui savaient disposer de manioc, de patates douces et de maïs principalement, à leur retour dans la réserve, mobilisaient préférentiellement, selon notre hypothèse, leur attention et leurs efforts sur la quête du gibier et du miel. La logique productive en forêt avait déjà changé de nature, parallèlement à l'éclatement du modèle culturel et rituel d'alimentation ache fondé, lui, sur la fécule du palmier pindo (*Cocos romanzoffianum* ; *toi* en ache). Prenant appui sur les indices clairs, selon nous, de cette désintégration culturelle, le présent article esquisse une *reconstitution* partielle des formes traditionnelles de socialisation de la nature chez les Ache septentrionaux. Il est le fruit d'un travail de terrain réalisé au Paraguay entre 1986 et 1990, dans lequel nous avons tenté de reconsidérer les modalités controversées d'usage des produits forestiers, à la lumière notamment du système inexploré ou mal connu des représentations qui les sous-tendaient. Encore convenait-il, pour cela, de percer les modes de catégorisation ache du milieu naturel et de combler quelques-unes de nos nombreuses lacunes concernant l'ethnoscience de ces chasseurs-cueilleurs. C'est pourquoi nous avons toujours eu le souci d'inventorier et d'identifier, autant que faire se pouvait, la flore et la faune familières aux Ache et d'établir les classifications et les nomenclatures vernaculaires animales et végétales, ainsi que celles des diverses formations physiques et biotiques qui composent cette forêt du Paraguay oriental². Privilégiant les connaissances et le point de vue indigènes, notre modèle

2. Sur un séjour total d'un peu plus de deux années au Paraguay, nous avons entièrement partagé l'existence de Ache du nord (communautés de Cerro Moroti, Chupa Pou, Mboi Yaguá, Yvy Pytâ), pendant près de 17 mois. Nos recherches furent menées en ache essentiellement. L'identification des espèces animales et végétales s'est notamment faite à partir d'observations personnelles, d'un travail réalisé avec quelques Ache sur des planches illustrées, ainsi que sur des collections scientifiques à Asunción. Nous avons, d'autre part, collaboré avec nos informateurs ache à deux missions de terrain menées, près de la cordillère de Mbaracayú, par des zoologues et des botanistes de l'« Inventario biológico nacional » et du « Centro de datos para la conservación » (ministère de l'Agriculture et de l'Élevage du Paraguay) de Asunción.

met en évidence que les bandes ache occupaient, parfois jusqu'à plusieurs semaines, les colonies de palmiers pindo les plus denses pour en extraire amidon et farine — source inépuisable et culturellement incontournable de nourriture. Par conséquent, il remet en cause l'idée, communément véhiculée à propos des Ache, que l'économie de ces chasseurs-cueilleurs était gouvernée par l'errance perpétuelle³. Son objectif est de démontrer qu'il faut se replacer dans le contexte *dominant* d'un nomadisme traditionnellement espacé, au sein de la forêt, pour restituer pleinement les pratiques aborigènes — et l'importance — de la collecte des végétaux sauvages.

L'économie ache : quelques repères

Au début de ce siècle, un éleveur autrichien du nom de Mayntzhusen est parvenu à fixer une vingtaine de Ache sur ses terres. Passionné par la culture de ces gens, il a appris leur langue et aurait vécu, entre 1910 et 1914, plusieurs jours consécutifs dans l'intimité de petites bandes tirant encore grandement partie des ressources sylvestres. Ses rares articles, trop brefs, ainsi qu'un matériau ethnographique inédit ont servi de trame à l'article du *Handbook* cosigné en 1946 par Métraux et Baldus. En 1972, une nouvelle étude de Baldus, l'une des plus autorisées sur cette ethnie, s'appuie toujours sur les données de Mayntzhusen. Sa bonne connaissance de la culture des Ache, alliée à sa longue expérience de la forêt du haut Paraña, confère une autorité certaine à ses estimations nouvelles concernant leur économie. Or, ce savant est catégorique : les produits du pindo, les larves de coléoptère (*Rhynchophorus palmarum*) qui croissent dans le stipe pourrissant de ce palmier et le miel assurent l'essentiel de la nourriture ache (Mayntzhusen 1925 : 316 ; Baldus 1972 : 488). La collecte l'emporte sur une chasse aux rendements modérés (Mayntzhusen, *op. cit.* : 316)⁴. Si Clastres peut reprocher à certains de ses

3. Une récente étude d'ethno-archéologie des sites d'occupation ache, se fondant en partie sur la littérature existante, reprend cette idée et présente les camps « transitoires » (guère habités plus de un ou deux jours) comme la *seule* structure authentique (*clásica*) de ce peuple (Borrero et Yacobaccio 1989 : 9, 10, 13, 16...). Deux autres catégories de campements plus fixes (*campamentos centrales* et *campamentos semi-permanentes*) ont été observés par ces auteurs argentins en 1984. Selon eux, le dernier type, réalisé dans la réserve indienne, est relié aux nouvelles activités agricoles tandis que les campements « centraux » seraient destinés à pallier l'appauvrissement en gibier des proches abords de la colonie indigène (*ibid.* : 15, 16) ; leur morphologie plus provisoire que celle des camps « semi-permanents » en ferait des sortes de bases essentiellement utilisées pour la chasse et la cueillette. Mais nous ne souscrivons pas à cette opinion. En effet, selon nous, les critères d'élection de leur emplacement ne renvoient pas, *intrinsèquement*, aux seules activités de ponction : comme le démontre l'installation permanente d'une petite communauté ache en ces mêmes lieux (Siete Montes), quelques années plus tard au moment de notre passage, ils se fondent *aussi* sur la proximité d'un lieu favorable à une agriculture sur brûlis. Ces réserves mises à part, il n'est pas dépourvu d'intérêt de noter que ces camps « centraux », où les Ache revenaient au terme de leur journée d'activités en forêt durant l'année 1984, reproduisaient à certains égards, dans leur conception et leur utilisation, ceux que les Ache établissaient, traditionnellement cette fois, aux abords des grands peuplements de palmiers.

4. On doit toutefois signaler que, d'après les remarques de Mayntzhusen, l'écosystème du haut Paraná est déjà gravement perturbé par les Blancs, au début de ce siècle. Par ailleurs, les témoignages de Kim Hill (comm. pers.) et de Ache ayant vécu en cette forêt, ou l'ayant parcourue, concordent à établir que le type dominant de végétation y rend les conditions de chasse plus difficiles que dans les territoires du nord. Ce qui semble se refléter dans certaines différences de techniques et de stratégies cynégétiques, chez les Ache du sud.

prédécesseurs d'ignorer « les cadres religieux et rituels de la pensée guayaki » (1965 : 55) pour affirmer que les Ache sont davantage collecteurs que chasseurs, cette critique sied mal au savant autrichien. Il est le premier, en effet, à avoir perçu la haute valeur rituelle du gibier et notamment son importance dans le système de nomination ache (Mayntzhusen 1912). Il s'est également penché sur le perfectionnement des traits de chasse au moyen de pointes en fer (*idem* 1911) et reste le seul à avoir fait la description d'un piège-assommoir à jaguar qu'il considérait, de surcroît, comme la prouesse technique de ce peuple (Baldus 1972 : 491). À y regarder même de plus près, le plus troublant est précisément que cet homme, immergé dans l'idéologie cynégétique ostensible de la pensée ache, n'en ait malgré tout jamais conclu, en ce début du XX^e siècle, à la suprématie économique de la chasse. Il est loisible de penser que, tout observateur remarquable qu'il fût indéniablement, Mayntzhusen n'a pas commis cette confusion parce qu'il a été le témoin, en son temps, de travaux de collecte dont le rythme et la dimension ne laissaient subsister aucun doute sur leur apport alimentaire vital.

Il n'est sans doute pas superflu, à ce stade, d'évoquer les trois procédés connus des Ache pour extraire et exploiter, en considération de sa qualité, la moelle amidonnée des palmiers. La méthode de transformation la plus simple consiste, une fois le stipe abattu et ouvert, à broyer minutieusement, à l'aide d'une hache, le cœur fibreux ; l'opération, qui vise à briser parfaitement la fibre tout autant qu'à pulvériser la chair, permet à chaque convive de détacher des poignées qui sont facilement mâchées et sucées avant d'être rejetées. Les Ache dénomment *kraku* le jus, à la fois nourrissant et désaltérant, extirpé de la sorte. Deuxièmement, la moelle filandreuse, dégagée par le broyage, peut encore être soumise à un patient travail de détrempage et de lavage à l'eau. Le liquide amylacé qui en est issu est porté à ébullition et mis à réduire jusqu'à l'obtention d'une bouillie plus ou moins liquide (*kumbellâ*) ou épaisse (*kumbe*), selon la consistance voulue, à saveur agréablement sucrée : le *bree*. Dernière méthode, la moelle concassée est grossièrement passée au tamis. La farine (*vi'i*) ainsi obtenue est cuite mélangée à des graisses animales (gibier, poisson, larves), prenant une consistance molle quelque peu collante qui rappelle le tapioca ; ou bien les Ache l'utilisent pour confectionner de petites galettes (*vi'i peke*), très souvent agrémentées de morceaux de gras, qu'ils font chauffer à la braise.

Parmi les marques principales de présence ache au sein de la forêt de Caa-guazú, dans les années trente, Vellard est frappé par l'ampleur de la coupe des palmacées : « La quantité de palmiers abattus, des pindos (...) presque tous, est incroyable » (1934 : 5), et il relève que « dans tous les campements existent des monceaux de fibres de palmier pindo qui ont été pilés avec des bois d'arc pour en extraire la farine » (*ibid.* : 10). Témoignage qui fait écho, presque mots pour mots, à ce qu'écrivaient en 1897 Lahitte et Ten Kate, après avoir parcouru des portions de cette même forêt du Paraguay oriental : « Disons encore qu'auprès des campements guayaki on trouve presque toujours des tas considérables d'une substance végétale que l'on reconnaît avoir été mastiquée. Elle paraît provenir de la pulpe de certains palmiers » (1897 : 13).

Néanmoins, lorsque Hill entreprend avec ses collègues, entre 1980 et 1982, les études quantitatives de 16 excursions de chasse et de collecte variant chacune de 5 à

15 jours, les chiffres viennent démentir ces rapports et affirmer la prédominance alimentaire, chez les Ache septentrionaux, de l'élément carné. La consommation des personnes engagées dans ces randonnées sylvestres est en moyenne de 3 827 calories par jour : 2 000 proviennent de la viande et environ 1 700 du miel et du végétal confondus (Hill *et al.* 1984 ; Hill 1988 : 190).

Situation des Ache septentrionaux à partir de 1980

En 1968, les survivants des deux groupes ache sédentarisés l'un en 1959 et l'autre en 1962, et respectivement identifiés dans la littérature ethnographique comme tribu de l'Yñarò et tribu de l'Yvytyruzú, sont déplacés sur une zone de 5 000 hectares octroyés par le gouvernement paraguayen. Cette réserve officielle, « la Colonia Nacional Ache-Guayakí », située bien au nord de l'habitat coutumier de ces deux groupes, est établie en plein territoire des Ache septentrionaux (figure 1). Aussi est-ce, symptomatiquement, par l'entremise d'une de ses femmes capturée deux mois plus tôt par des chasseurs du groupe de l'Yñarò que la première bande du nord est contactée et amenée, en septembre 1970, dans la « Colonia Nacional ». Une dynamique inéluctable de contacts vient de s'animer qui ne prendra officiellement fin qu'en 1978, avec la sortie d'une dernière bande de 25 Ache du nord. Victimes notamment des mauvais traitements infligés par le premier administrateur de la réserve, maintes familles de cette communauté du nord abandonnent Cerro Moroti et s'installent définitivement, à partir de 1978, sur 1 200 hectares de terres acquises par une congrégation catholique : l'endroit est dénommé en ache Chupa Pou (littéralement, « le nouveau camp »). Au début des années quatre-vingt, l'essentiel du groupe des Ache septentrionaux — à savoir quelque 50 familles totalisant 199 personnes — y réside. C'est auprès de cette communauté que les anthropologues nord-américains choisissent de mener leurs investigations, afin d'étudier les principes qui régissent les décisions et les choix alimentaires de ces Indiens, durant leurs séjours en forêt ; les Ache de Chupa Pou continuent, alors, à chasser et collecter régulièrement dans les bois environnants. Ces sorties sont lancées à intervalles rapprochés⁵, quoique ne dépassant jamais deux semaines. Il ressort ainsi de quelques remarques allusives que, durant la période d'étude, quelques chasseurs seulement consacraient encore plus de 50 % de leur temps à parcourir la forêt (Hill et Hawkes 1983 : 188, note 2), mais que pour la majorité des hommes, les activités forestières ne monopolisaient plus, au total, qu'entre 15 % et 25 % de l'existence (*ibid.*). Car les Ache de Chupa Pou s'adonnent déjà à la culture du maïs, du manioc, des haricots, de l'arachide, des patates douces et de la canne à sucre, sur quelque 25 hectares d'essarts collectifs (Hawkes *et al.* 1987 : 137) ; ces produits agricoles couvrent les besoins alimentaires dans la colonie, relayés de façon encore mineure par des denrées obtenues au magasin de la mission, ou dans les boutiques des paysans paraguayens les plus proches : riz, huile, farine, lait en poudre, sardines... (*ibid.* : 138, 139).

5. D'après le calendrier précis des excursions étudiées (Hill *et al.* 1984), nous déduisons que l'intervalle de temps à la colonie, entre deux sorties en forêt, était en moyenne de 11 jours et demi, le battement le plus court ayant duré 2 jours et le plus long, 26 jours. Reste que l'on ne nous dit pas si ce sont bien les mêmes familles ache qui se trouvaient toujours successivement engagées dans ces expéditions.

En ce début des années quatre-vingt, d'autre part, épreuves initiatiques et luttes cérémonielles de massues ont disparu, sous la pression des Blancs, tandis que les naissances, les soins aux malades, les périodes de convalescence et les rites d'enterrement ne prennent, désormais, place qu'à l'intérieur de la colonie. Or, il s'agit là d'autant d'événements majeurs de l'existence socio-politique ache qui ne trouvaient leur dénouement traditionnel en forêt que dans le recours à une alimentation en fécule de palmier — paradigme de la nourriture rituelle.

Quelques années plus tard, ainsi que nous avons pu le constater au cours de notre premier passage en 1986 et de plusieurs séjours successifs à Chupa Pou (trois mois en 1988 et cinq mois échelonnés de juillet 89 à février 90 notamment), les effets d'une reconversion économique, qui n'a cessé de s'accélérer, se sont encore approfondis. Les activités agricoles, plus *individualisées* — parcellisation des terrains communautaires et coopération généralement restreinte au cadre des parents et des affins —, se sont diversifiées (bananes, papayes, melons, pastèques) mais orientées aussi vers la production de biens commerciaux : le coton et, tout récemment, le tabac. Bien qu'en 1988 une dizaine de membres de Chupa Pou eussent vécu, fait notable, presque quatre semaines en forêt, on peut assurer que cette prépondérance de l'agriculture, alliée au recul et à l'appauvrissement de la forêt, a notablement abaissé le rythme général des sorties sylvestres, fort intermittentes (espacées, parfois, de plusieurs mois pour certaines familles) et de durée moyenne plus limitée (une semaine au plus). Au cours de ces randonnées, le *kraku* — aliment reconstituant de production relativement aisée — est régulièrement consommé. Le *bree*, lui — de loin le plus long à confectionner —, a déjà complètement disparu. Quant à la mouture tamisée du *vi'i*, je n'ai eu que deux fois l'opportunité d'assister à sa préparation par une femme ache, et en infime quantité du reste. Ceci bien que j'aie effectué, durant mon temps de résidence à Chupa Pou, de nombreux séjours en forêt allant de la demi-journée à 10 jours, et même vécu deux mois, à Yvy Pytâ, en compagnie de cinq familles qui battaient, elles, presque quotidiennement encore la sylvie environnante. Si les provisions de riz que j'emportais à la demande des Ache m'ont, sans doute, empêché de juger de la réelle contribution alimentaire du *vi'i* durant les expéditions récentes en forêt, je demeure persuadé que les Ache ne se nourrissent plus de cette farine que de façon occasionnelle et fort irrégulière. En effet, tous mes projets de gagner une aire encore assez riche en pindos (voir *infra*) — et donc d'obtenir des quantités conséquentes de fécule — se sont trouvés, chaque fois, ruinés par la poursuite d'un gibier prisé qui nous faisait dévier trop loin de notre destination initiale ! La raison en est que les escapades sylvestres actuelles, bien qu'elles semblent plus assidûment lancées à l'époque de la maturation des oranges douces (qui culmine de mai à août) et de l'abondance du miel, revêtent l'allure presque exclusive d'expéditions cynégétiques, dominées par la traque du pécarì à lèvres blanches (*Tayassu pecari*). Car la viande du gibier, rehaussée du produit de la pêche et du ramassage des larves palmistes, demeure toujours une source importante d'approvisionnement autonome en protéines animales. La plupart des familles élèvent bien des volailles et quelques porcs domestiques, mais elles préfèrent réserver ces animaux, de nombre encore limité, pour les festivités. Voilà pourquoi, également, les Ache se livrent plus régulièrement à la chasse d'affût nocturne, aux abords des champs ou de quelques arbres fruitiers ; technique héritée des paysans paraguayens, tout comme l'utilisation des chiens,

d'ailleurs, et permettant de tuer principalement l'agouti (*Dasyprocta aguti*), le paca (*Cuniculus paca*) et le daguet (*Mazama sp.*).

La théorie de l'*optimal foraging*

La domination économique de la chasse et son problème

En permettant d'établir la « radiographie » claire des séances de chasse et de collecte telles que les conduisent les Ache au début des années quatre-vingt, les données chiffrées de l'équipe nord-américaine représentent, à plus d'un titre, une source d'informations de grande valeur. Mais viennent-elles clore le débat en apportant les preuves définitives de la prééminence de la chasse au sein de l'économie traditionnelle ? La réponse est, selon nous, négative puisque, loin d'invalider l'hypothèse de l'importance nutritionnelle des végétaux, ces données viennent, au contraire, la conforter en lui apportant *indirectement* de nouveaux arguments, chiffrés ceux-là ! Expliquons-nous.

Lorsqu'ils analysent les premiers résultats de leurs enquêtes au Paraguay, les chercheurs nord-américains n'hésitent pas à intituler l'un de leurs articles : « Why hunters gather » ? En effet, l'apport énergétique de la chasse est si élevé — 80% des calories consommées — qu'ils s'interrogent sur les mobiles de la collecte chez les Ache (Hawkes *et al.* 1982). Cette étude se fonde, certes, sur des données partielles ne couvrant que trois mois et demi de l'année. Avec un étalement de nouvelles mesures sur la presque totalité du cycle annuel, pour rendre compte des variations saisonnières, un réajustement s'opère : le produit de la chasse est toujours dominant, mais il pourvoit désormais à « plus de 50% » de l'ensemble des calories recueillies au cours de l'année (Hill *et al.* 1984 : 127). Informé par la biologie et l'écologie, le courant anthropologique dont se réclament ces chercheurs veut étendre à l'étude du comportement humain les modèles d'analyse de l'« evolutionary ecology » appliqués jusqu'alors à l'éthologie animale. Il s'agit de démontrer que les activités humaines de subsistance sont des réponses adaptatives aux contraintes écologiques, dominées par une logique de maximisation calorique (sur les modifications et l'amélioration de ce postulat, voir Hill 1988). Or, de ce point de vue, c'est précisément la domination des activités cinégétiques qui est devenue un problème. À présent, Hill et ses collègues se demandent pourquoi les Ache privilégient la chasse alors que, compte tenu des évaluations de la densité élevée du palmier pindo et des rendements énergétiques des activités masculines et féminines, il ressort clairement que l'exploitation intensive du pindo déboucherait sur des gains *supérieurs* !

Since we estimate and informants report that about one in four has good palm fiber, we can calculate, using data on the time necessary to acquire palm fiber and growing shoots, that Ache men could obtain approximately 2 630 calories per hour if they did nothing but exploit palms all day. Instead they hunt 7 hours per day with mean caloric return of only 1 340 calories per hour.

Hill *et al.* 1987 : 11

On ne saurait suffisamment insister sur l'importance de ces résultats qui établissent, sur la base de quantifications extensives, le *potentiel* productif élevé des parcelles de palmiers. Ainsi les données révèlent-elles que, durant les journées où la bande ache *s'immobilise*, les femmes exploitant la moelle du pindo parvien-

nent à un taux moyen de production (2 804 calories par heure) supérieur à celui des hommes, non seulement durant ces journées particulières mais encore sur toute la durée de l'expédition (Hill *et al.* 1987 : 8, 11 ; Hill 1988 : 165). Nonobstant cette productivité, la chasse l'emporterait économiquement puisque la stratégie de production mise en lumière, entre 1980 et 1982, montre que les Ache, loin de se fixer pour profiter d'une manne végétale abondante, se déplacent *quasi quotidiennement* (Hawkes *et al.* 1982 : 385 ; Hill et Hawkes 1983 : 153, 177 ; Hill *et al.* 1984 : 129 ; Hurtado *et al.* 1985 : 4, 5, 25, 26). Généralement guidés par la perspective de rencontrer et de chasser des pécaris à lèvres blanches (Hawkes *et al.* 1982 : 384 ; Hill *et al.* 1987 : 21), ils passent à proximité d'innombrables pindos en les ignorant et, de surcroît, les femmes négligent le ramassage de nombreux fruits (Hurtado *et al.* 1985 : 4, 23).

C'est un trait constant des textes consacrés aux Ache du sud, certes, que de mentionner — encore que de façon plus souvent spéculative que soigneusement établie — le nomadisme presque quotidien de ces chasseurs-cueilleurs (Vellard 1934 : 8, 9 ; Métraux et Baldus 1946 : 438 ; Cadogan et De Colleville 1963 : 46 ; Clastres 1965 : 40, 41). Dans les cas bien attestés, cependant, il paraît surtout avoir été adopté, pour des raisons évidentes de sécurité, par des bandes résiduelles du sud entourées et persécutées par les colons paraguayens. Rien n'indique, en revanche, que ce rythme nomade élevé ait pu découler de nécessités plus proprement économiques, encore moins qu'il ait constitué la règle chez les Ache septentrionaux peuplant des zones plus longtemps épargnées par la pénétration des Blancs.

On mesurera donc davantage toute la portée des conclusions relatives à la productivité du pindo si, fort de leur secours inespéré, nous parvenons à montrer que ces mouvements journaliers ne peuvent être tenus pour représentatifs du mode de ponction traditionnel (même s'il est entendu que, par le passé, des sites n'étaient effectivement pas occupés plus d'une nuit par les bandes ache).

Les changements économiques de la société ache

Selon les chercheurs nord-américains, les conditions d'enquête recomposaient une situation très proche de l'existence socio-économique traditionnelle, où les interférences issues d'un nouveau mode de vie en transition vers l'agriculture étaient encore réduites au minimum (Hill *et al.* 1984 : 115-117). Par crainte de prolonger excessivement notre propos, nous ne reprendrons pas ni ne les discuterons dans le détail les arguments que l'équipe nord-américaine fait valoir à l'appui de cette thèse. En tout état de cause, les randonnées de chasse et de collecte étudiées ne dépassaient jamais 15 jours. Par conséquent, il convenait de se demander, plus fondamentalement, si les Ache y reproduisaient la même stratégie que lorsqu'ils dépendaient des ressources forestières durant un cycle annuel *ininterrompu*. Plus précisément encore, des périodes d'immobilisation étaient logiquement nécessitées par les naissances, l'accomplissement des rites de puberté et, plus sporadiquement, le *tô-mumbu* (lutte rituelle de massues), quand ce n'était pas les maladies ou les accidents. Ce qui suggère déjà, *a priori*, que l'économie hautement itinérante des Ache en 1980 n'obéit pas à des contraintes écologiques absolues et que les produits sylvestres autorisent des haltes prolongées, moyennant des

modalités d'exploitation qu'il conviendra d'établir. D'autant plus que les anthropologues nord-américains ont recueilli des indices de ces stations prévisibles : « On the other hand, they (Ache informants) do mention occasionally living in larger camps that moved less frequently. The effects of this type of change on the numbers that we report has yet to be determined » (*ibid.* : 116; voir aussi Hill et Hawkes 1983 : 187). Mais, pure pétition de principe, cette déclaration louable n'a, à notre connaissance, jamais été suivie d'effet.

Un mot, cependant, sur ces grands campements mentionnés par les informateurs de ces chercheurs et de Münzel⁶. Il ne peut s'agir que du rassemblement estival, quelquefois printanier, le plus important sociologiquement et numériquement, chez les Ache du nord. En fonction des circonstances, ils pouvaient y accomplir le *tô-mumbu*, procéder aux rites initiatiques ou y mener en commun quelques activités économiques ; le piégeage par fosse du tapir semblait, alors, tenir un rôle majeur, de même qu'un type collectif de pêche par barrage. Ces activités n'étaient très souvent précédées, elles, que d'un *simulacre* de *tô-mumbu*. Ce combat rituel, sorte de cérémonie post-funéraire mais l'occasion aussi de règlements politiques, était la manifestation ache la plus emphatique et permettait au groupe d'affirmer son identité et sa cohésion. Au bout de quelques semaines, la communauté éclatait en petites unités soudées autour de quelques familles apparentées. Leur lieu de référence spatiale était l'*ekwâdy* (lieu où l'on a coutume de vivre) qui définit lâchement une zone privilégiée de nomadisme. Car si une bande s'y arroe l'usage de la forêt, il n'existe pas de droit d'exclusivité sur ses ressources ni de limite stricte ou approximative permettant de parler d'un territoire. En été, où l'allongement des jours facilite les voyages, les bandes ne cessent de tisser des liens indéfectibles par leurs visites et leurs séjours dans les autres *ekwâdy*⁷. Par ailleurs, la dispersion résidentielle était atténuée par la coopération et le partage régulier de certaines denrées, entre les unités locales les plus proches. On peut penser que l'occupation des plus grandes colonies de palmiers (voir *infra*) favorisait le regroupement de quelques-unes de ces unités économiques minimales. C'est sur l'existence de ces dernières ou de cet agrégat conjoncturel de deux ou trois hordes que nous fondons notre propos.

Modèle culturel et rituel d'alimentation : l'importance du pindo

À côté des signes évidents d'un changement, qui sont pourtant ignorés par Hill et ses collègues, il y en a d'autres, moins apparents mais fort révélateurs de l'évolution qui se dessinait, déjà, au début des années quatre-vingt. Exposant, par exemple, les raisons qui les ont conduits à découper les périodes de prise des mesures énergétiques en séquences journalières, Hill explique :

Because the Ache primarily consume game animals at the *end* of each day, and because we find no evidence that hunting behavior on one day affects returns on

6. Témoin de la sortie dramatique des Ache du nord, l'ethnologue allemand Mark Münzel a, lui aussi, noté : « Por los menos para los llegados en 1971/72 la *vida sedentaria* tampoco es ya tan novedosa : sus relatos revelan que ellos [...] habían habitado una aldea permanente [...] no solo una reducida horda de 40 [...] sino cuando menos unas 100 personas » (Melia *et al.* 1973 : 88 ; nous soulignons).

7. Aussi, les plus vieux de nos informateurs avaient pratiquement parcouru, au cours de leur existence, l'intégralité du territoire tribal reconnu.

subsequent days, we might expect Ache hunters to be primarily concerned with daily returns.

Hill 1988 : 21, 22 ; nous soulignons

Apprêter et cuisiner le gibier, au retour — généralement tardif et crépusculaire — de la chasse, pour le consommer dans *l'immédiat* est effectivement pratique courante, comme nous avons pu le constater à partir de 1986. Mais le système traditionnel des règles de traitement du gibier n'autorisait pas une telle attitude. En premier lieu, la consommation de certaines espèces animales était formellement prohibée à la tombée de la nuit, sous peine de graves maladies (voir aussi Clastres et Sebag 1963 : 177, 178). En règle générale, d'autre part, les Ache répugnaient — *a fortiori* si la chasse avait été abondante — à accomplir les grands festins collectifs dans l'obscurité. La commensalité et, son prélude obligé, les apprêts culinaires du gibier sont ritualisés et chargés d'un symbolisme qui transcende, voire nie, une prosaïque fonction alimentaire. Rigoureusement exécutés, ils agissent comme autant de palliatifs légitimant l'entreprise cynégétique. Or, les organiser nuitamment n'était pas loin de comporter une part d'indécence : parce qu'elle place à l'abri des regards, en effet, la pénombre est perçue comme la période d'associabilité propice pour enfreindre certains tabous alimentaires. Aussi, le plus souvent, les bêtes rapportées à la fin du jour étaient-elles déposées à l'écart, préalablement éviscérées et le poil grillé, dans l'attente du lendemain⁸. Ainsi qu'il ressort des récits ache, la base des repas nocturnes de la bande était généralement faite de *bree* ; les Ache appréciaient cette « soupe » telle quelle, mais n'omettaient pas de l'agrémenter encore de graisse ou d'abats d'origine animale et même de miel. On peut donc dire que les ripailles de gibier, observées en 1980, traduisent une évolution qui s'est jouée en quelque sorte au détriment de l'exploitation et de la consommation du pindo⁹. Et poursuivant l'examen du modèle culturel de consommation tel que nous avons pu le reconstituer, un fait doit retenir notre attention : à l'origine, la viande était presque toujours accommodée avec un élément végétal. Celui-ci, en effet, est l'ingrédient indispensable à la préparation et à l'ingestion de certains organes du gibier. Ainsi les Ache goûtaient-ils particulièrement les intestins encore pleins¹⁰ du paca (*Cuniculus paca*), du tatou (*Dasypus novemcinctus*), du cabiai (*Hydrochoerus hydrochaeris*) et de trois espèces de cervidés — *Mazama americana*, *M. gouazoubira* et *M. rufina*¹¹ —, soigneusement enveloppés dans une

8. Cela ne signifie pas, pour autant, que l'élément carné soit totalement pros crit au terme de la journée : si le butin est trop modeste, les prises sont mangées. Lors d'une chasse fructueuse, la progéniture des animaux tués, moins respectée que les sujets adultes, est dévorée, de même que les pièces maigres ou celles à l'odeur avancée. En outre, les viscères étaient immédiatement bouillis ou grillés.

9. S'il est permis de penser que la chasse était *virtuellement* quotidienne puisque même la présence d'importantes pièces de viande au camp ne retenait pas les Ache de continuer à lever quelque animal, on doit considérer qu'en cette circonstance elle ne débutait pas avant le milieu de la journée et s'en trouvait nécessairement freinée.

10. Les Ache dénomment ce plat *puchi* : « excrément ».

11. Il y aurait en réalité 4 espèces de cervidés au Paraguay oriental si l'on prend en compte l'*Ozotoceros bezoarticus* (*wachu puku* en ache). Mais les Ache n'en fléchèrent qu'un seul représentant au cours des 10 ou 20 ans qui ont précédé leur sédentarisation.

feuille de fougère puis cuits dans le *bree*. La graisse, encore, substance animale la plus estimée, n'était consommable que mélangée à un végétal et notamment à la farine (*vi'i*) tamisée du pindo. Mais, surtout, c'est la viande apprêtée en une sorte de ragoût aux produits du pindo qui incarne, aux yeux des Ache, la marque de la société humaine. Aussi, bien que la venaison grillée soit très appréciée, une partie substantielle de la chair des grands mammifères (tapir, pécari, daguet...) était traditionnellement bouillie (*baku*)¹², parfois dans l'eau, le plus souvent dans le jus (*kraku*) exprimé de la moelle du pindo et dans le *bree*. Même le gros du butin, rôti (*kaimbyre*) en forêt avant d'être rapporté au campement, était soumis à ce traitement. C'est encore que *vi'i*, *bree* et choux palmiste (*tangy*) sont les aliments *neutralisateurs* de la force létale contenue dans la chair et la graisse animales. De ce point de vue, la consommation strictement réglée des larves adultes imposait aussi, pour la majorité du groupe, qu'elles fussent malaxées (*pyku*) dans le *vi'i*, et non pas grillées (*vechy*) comme il est courant de le voir actuellement. Dernier point et non des moindres, les dérivés du pindo formaient la nourriture, bien souvent exclusive, des principaux acteurs des grands rituels ache. On l'aura compris, les Ache ne sauraient concevoir un monde exempt de pindo, et nous inclinons à croire que c'est la nourriture végétale qui dominait leur régime alimentaire. C'est bien dans cette perspective, d'ailleurs, que s'éclairent le mieux les véritables razzias lancées par les bandes ache sur les champs de manioc et de maïs des Paraguayens. Si l'on devait suivre, en effet, la thèse de l'école nord-américaine, on aboutit à une aberration. Il faudrait alors admettre que, dans le même temps qu'ils sous-exploitaient un pindo abondant, les Ache pillaient, souvent au péril de leur vie, les plantes cultivées des Blancs ! Selon notre théorie d'une diète dominée par les hydrates de carbone, les cultures prodigieuses des Blancs représentèrent vite un succédané avantageux pouvant se marier excellentement aux substances animales et remplacer d'autres ressources forestières trop dispersées au goût des Ache : car, hormis la fécule du pindo et du *toï purâ* (*Acrocomia totai*), ces nomades ne disposaient, pour rompre une relative monotonie, que de produits féculents saisonniers et éparpillés tels « l'épi » du *membe* (*Phylodendron selloum*), d'octobre à décembre, et deux racines sylvestres — en ache, *ganchilla* et *krapella* (*Dioscorea spp.*) — seulement entre juin et août.

12. Vellard prétend que les Ache ne connaissent pas la cuisine bouillie (1939 : 86, 100) parce qu'ils seraient dépourvus d'une poterie résistante au feu (*ibid.* : 98). Dans une courte étude sur la céramique ache, des anthropologues argentins évoquent sa fragilité mais ne nous éclairent guère sur ses utilisations (Gancedo et Cigliano 1972). Or, tous ceux qui ont vécu un tant soit peu en compagnie de Ache récemment contactés semblent s'accorder, avec raison, pour considérer les plus grandes marmites ache comme des récipients de cuisson (Mayntzhusen d'après Baldus 1972 : 494 ; Clastres 1965 : 34 ; Münzel 1983 : 224). Vellard méconnaît, en outre, l'ingéniosité des Ache qui savent tirer partie de récipients naturels tels la spathe du pindo, les carapaces de tatou et de tortue. Cadogan et De Colleville (1963 : 44) parlent aussi de viande bouillie au moyen de récipients en bambou (sur ce point, voir aussi Miraglia 1975 : 34). La préparation, soumise à ébullition, du *bree* est connue des groupes du nord comme du sud. Cela suffirait à prouver, du reste, que ce mode de cuisson est ancien et bien antérieur au vol d'ustensiles paraguayens. Enfin et surtout, la pensée ache valorise davantage la cuisine bouillie, à laquelle elle prête les vrais attributs de la sociabilité (pour une conception semblable chez les Arawete, voir Viveiros de Castro 1986 : 154, 155).

En considérant que l'amidon du pindo a constitué l'aliment de base des Ache¹³, les exigences propres de son extraction, peu compatibles avec les équipées incessantes de 1980, devaient donc se répercuter sur la structure du nomadisme ache (rythme, orientation...). Ce que concordent à établir sans détours, nous allons le voir, les propos des Ache.

Palmeraies et semi-sédentarisation

L'équipe nord-américaine reconnaît que le pindo croît en meilleure quantité dans la forêt de type inondée (*swamp forest*, Hill *et al.* 1984 : 105), et qu'il forme avant tout une végétation ripicole (*ibid.* : 105). Mais, de façon troublante, elle ne mentionne jamais sa caractéristique essentielle — leitmotiv de tout locuteur ache — qui est de croître en vastes peuplements *localisés*. En tous les cas, elle mène son raisonnement comme si le pindo était « uniformément dispersé dans l'environnement » (Hurtado *et al.* 1985 : 14 ; cf. aussi Hill *et al.* 1987 : 11). À cela, plusieurs raisons. Son abondance est telle qu'on le rencontre, effectivement, disséminé à des degrés divers au sein des principaux écotypes de la forêt orientale. D'autre part, s'il est aisé de constater la présence d'un massif de palmiers ou de quelques bosquets épars, leur apparente discontinuité, l'épaisseur de la végétation rendent pratiquement impalpable, pour l'œil d'un Occidental, la réalité d'ensemble d'une colonie de pindos. L'opacité de la forêt paraguayenne et la difficulté de circuler ne permettent pas de délimiter clairement les pourtours d'une palmeraie ; encore moins, d'évaluer à l'estime la superficie de ce qui se présentait, aux dires ache, comme de longues étendues de pindos. On peut s'étonner alors que ces chercheurs prétendent se baser sur des reconnaissances aériennes et l'observation au sol des souches de palmiers, dont ils ne précisent par ailleurs ni le lieu ni l'année (Hill *et al.*, 1987). Or, les Ache affirment que ces concentrations de pindos, autrefois nombreuses, ont disparu avec l'occupation et la déforestation de leurs terres traditionnelles par les Paraguayens. Quoi qu'il en soit, ils dénommaient les plus denses d'entre elles d'une façon fort suggestive : *toi-dyry*. Le terme *dyry*

13. S'il y a un groupe qui puisse offrir un cadre de comparaison pertinent avec les Ache, ce sont les Héta du Paraná, au Brésil. De passé agricole avéré, ces chasseurs-cueilleurs de la Serra dos Dourados parcouraient une forêt remarquablement similaire à celle du Paraguay oriental. Au premier rang des trois types dominants de palmiers arrive le geriva (Loureiro Fernandes 1960 : 39) qui n'est autre que le pindo des Ache. Pourtant, les Héta n'en consommaient que les fruits et, plutôt que d'abattre son stipe, ils préféraient y grimper pour couper le régime (*ibid.* : 40 ; Kozak *et al.* 1979 : 379). De farine, ils ne consommaient que celle du palmier macauba (*Acrocomia sclerocarpa*) (Loureiro Fernandes 1960 : 41). Notre sentiment est que ces nomades n'exploitaient pas la moelle du geriva, parce qu'ils cherchaient, précisément, à *préserver* ce palmier des coupes. En effet, alors que la fructification du pindo est saisonnière au Paraguay, le geriva aurait la particularité — s'il n'a pas gelé durant l'hiver — d'offrir des fruits abondants pendant toute l'année (*ibid.* : 39, 42). Les drupes orangées du pindo donnaient bien lieu, chez les Ache, à une récolte importante pour la confection grossière d'un nectar très apprécié. Mais cette activité n'avait assurément pas atteint le même degré d'achèvement que chez les Héta, où elle fournissait un ersatz de boisson alcoolisée (*ibid.* : 40 ; Kozak *et al.* 1979 : 379, 380). Enfin, confinés dans un espace vital restreint dont les frontières s'amenuisaient avec les ans sous la pression des colons (*ibid.* : 366), les Héta étaient très certainement conscients des véritables limites d'une ressource, pour eux, précieuse.

signifie trembler, trembloter, mais s'applique aussi à l'action d'égrener par balayage manuel. Il désigne ici l'ondoiement et le bruissement caractéristiques qu'impriment et arrachent aux palmiers en rangs serrés les assauts furieux du vent. Aujourd'hui, les Ache parlent le plus souvent de *toîty* ou de *toî-târâ* qu'ils opposent à *toî-pacâ*, *toî-etakrâ* ou à *toî-llâ* (pindo/non) lorsque les palmiers sont par trop clairsemés. Évoquant ces peuplements de palmiers, les Ache sont unanimes à répéter : « Là où il y a beaucoup de pindos, nous passons de nombreuses nuits, nous avons l'habitude d'y installer le camp », presque systématiquement ponctué d'un : « Nous ne dormons pas où le pindo fait défaut ! » (*Toîtârâpe ike târâ, chupapyty; toïllâpe ikellâbyty* !) Entièrement dépendants de la forêt d'un bout à l'autre de l'année, les Ache recherchaient donc activement les palmeraies aux abords desquelles ils établissaient un « campement de longue durée » : *chupa wachu*.

Mais comment déterminer la longueur moyenne de ces étapes, à défaut d'un système précis de mesure du temps ? Ces nomades estimaient devoir changer d'emplacement lorsque le camp « puait » : *chupa inebu*¹⁴. L'odeur pestilentielle que finissent par dégager, ensemble, les débris pourrissants du gibier et du palmier ainsi que les déjections humaines les affaiblit et, pensent-ils, empêche leurs animaux apprivoisés (coati, singes capucins...) d'engraisser¹⁵. Nous avons pu constater que cette nuisance, laissée à l'appréciation de nos informateurs, ne survient généralement pas avant trois ou quatre jours (le camp n'est encore qu'*ine provi* : « plus ou moins puant ») et ce, en périodes de grande chaleur¹⁶. Considérer, néanmoins, ce délai comme le seuil minimum moyen d'occupation des palmeraies est fort vraisemblable eu égard à des fluctuations saisonnières qui œuvraient, elles,

14. Métraux et Baldus mentionnent également cette particularité (1946 : 438). Information fiable, elle ne peut provenir que de Mayntzhusen qui n'a jamais abordé, à ma connaissance, la question du *rythme* nomade ache dans ses publications. Elle tendrait à prouver que les stations prolongées n'étaient pas inconnues, non plus, des Ache méridionaux. La récurrence de cette notion de « puanteur » montre aussi qu'elle participe d'un mode de catégorisation ache fondamental, sur lequel il est pertinent d'asseoir l'analyse.

15. À cet égard, relevons que l'élevage important, dont ils faisaient l'objet, constituait une entrave suffisante pour obliger les Ache à un nomadisme espacé. Cela est si vrai que, en cas d'approche des Blancs, ils préféreraient se débarrasser de ces réserves vivantes de nourriture... en mettant à mort et en mangeant ces animaux.

16. Encore que cette idée de « puanteur » soit à prendre dans une acception autant symbolique que littérale, l'odeur la plus nauséabonde étant occasionnée par un saignement menstruel ou puerpéral. C'est pourquoi les remarques de Maybury-Lewis (1967 : 58, 59), indisposé par les relents et la vue des détritiques s'amoncelant, pêle-mêle, auprès des abris (apparemment jusqu'à une ou deux semaines) sans incommoder outre mesure ses compagnons akwe-shavante, pourraient paradoxalement s'appliquer aux Ache, fort résistants aussi de ce point de vue. En diverses occasions, par exemple, il a été fait allusion à une bande réputée pour son absence de mobilité : *chupa watallâ* (littéralement : camp/marcher-non). Or, de nos discussions avec l'un de ses membres, Julio Bejarögi, nous pensons que cette horde conduite par Betapa-Iju-Gi devait seulement attendre, de façon plus *systématique* que les autres, que le campement fût *ine buchâ* : « très puant », avant de se déplacer. À cet égard, l'envahissement du camp par les insectes ou les abeilles butineuses des immondices, ainsi que nous en fûmes une fois le témoin, devait provoquer le départ plus sûrement que la gêne ou les « dangers » imputés aux seuls miasmes.

à favoriser les pérégrinations de ces Indiens¹⁷. Il faut également considérer que ces colonies de pindos sont de taille *inéga*le et qu'elles n'acceptent pas le même taux de pression humaine.

Lorsque les émanations de l'ordure étaient devenues insupportables, cependant, il n'était pas rare que les Ache se transportent (*bewo*) à quelques centaines de mètres seulement afin de continuer à côtoyer la même palmeraie. Car, à la condition expresse que la présence des Blancs n'ait pas été signalée, les Ache ne renonçaient pas facilement à ces stocks de féculé qu'une habile répartition sexuelle du travail permettait d'exploiter sans contrarier l'activité cynégétique. Tandis que les femmes s'activaient à tirer profit du précieux palmite, les chasseurs prospectaient quotidiennement les alentours immédiats puis des zones de forêt de plus en plus éloignées. Pour mieux chasser et collecter en ces aires périphériques, il était courant que chaque chasseur, accompagné de son épouse et parfois de deux ou trois autres couples, quittât plusieurs jours le campement principal, après y avoir laissé les enfants en bas âge aux bons soins de vieillards et d'adolescents. À leur retour, les membres de la bande s'étaient ainsi constitué une véritable carte mentale des ressources environnantes et de leurs emplacements. Ils pouvaient discuter, dès lors, l'opportunité de déplacer le camp, sinon décider de leur prochaine destination. En règle générale, quand ils constataient la présence dans les abattis de pindo de la larve *buchu* (*Rhyncophorus palmarum*) parvenue à la taille d'un asticot — *buchu pwârâ* —, les Ache évitaient de prolonger trop longtemps leur séjour en ces lieux. Trop friands de cette masse grouillante qu'ils peuvent engloutir crue par poignées entières, ils savaient menacer, par ce festin prématuré, les rendements futurs de la récolte des larves adultes. Cette éclosion de petits vers palmistes ne se répand cependant pas uniformément à l'ensemble des troncs putrescents ou seulement déficients. C'est donc, souvent même, l'apparition des *premières* larves au stade suivant (selon les catégories ache) de croissance — *buchu iky* —, signe le plus sûr d'une colonisation plus généralisée de *buchu pwârâ*, qui sonnait le vrai signal du départ. Rare repère du temps chez ce peuple dont le système numérique ne va pas au delà de cinq, cette étape du cycle évolutif larvaire se situe *au moins* deux à trois semaines après la coupe du pindo, lors de la période la plus favorable¹⁸ : en été, quand la pluie abondante et l'humidité, à son taux maximum, accélèrent la décom-

17. Par exemple, au sortir de l'hiver, époque d'amaigrissement des animaux mais aussi d'abondance du miel (*aitapibu*, située de fin août à octobre), la traque active du gibier s'efface au profit d'une chasse à vue (*chá iviape*), ainsi que d'une quête intensive du précieux nectar de l'*Apis mellifica*. Les Ache évitaient, semble-t-il, de prolonger les arrêts dans les palmeraies afin de rencontrer et d'ouvrir le plus possible de ruches. Durant l'été, encore, où humidité et chaleur favorisent la putrescence du pindo, l'échéance entre la coupe du palmier et la récolte des larves *buchu* s'en trouve considérablement réduite. Ceci favorise alors des étapes courtes entre le plus grand nombre de massifs de pindos, dans le but évident de se constituer de nombreux « élevages ».
18. Ces données se fondent sur les indications recoupées des Ache et l'observation d'abattis. Cependant l'éloignement des zones de coupe n'autorisait que des inspections occasionnelles, et plus d'une fois nous fûmes devancés, mes compagnons et moi, par des visiteurs peu scrupuleux des usages de jadis. Bien que sa précision en souffre inévitablement, nous considérons ce matériau comme suffisamment fiable pour notre propos. Si ces chiffres devaient être révisés, du reste, c'est indubitablement à des délais plus longs d'attente, entre la coupe et la ponte des coléoptères, que l'on aboutirait. Le fait pertinent pour notre raisonnement restant l'allusion récurrente, dans les récits ache, à des périodes d'immobilisation suffisantes pour que la bande fût fréquemment présente après l'incubation (trois jours environ selon les entomologistes) des œufs de rhyncophore.

position des troncs abattus et la ponte des coléoptères. Proposer le délai de deux semaines comme limite moyenne maximale des haltes ache, hors le cas de force majeure (maladie, blessures, rites scarificatoires...) qui imposait à la bande une sédentarisation beaucoup plus longue¹⁹, nous paraît, en l'absence de toute observation directe, un compromis prudent et réaliste²⁰. Ce temps correspond d'ailleurs à la période de réclusion de la parturiente, pendant laquelle elle ne peut fouler le sol sous peine de provoquer la mort de ses *jary*, les personnes qui aident à la mise au monde de l'enfant.

Le facteur limitant décisif des stations aux palmeraies est, donc, d'échapper à la tentation de grappiller les essaims de larves naissantes. Mais il est intéressant de noter que plusieurs informateurs ont, en différentes occasions, relié spontanément les mouvements des bandes à deux autres préoccupations : ne pas épuiser complètement les réserves de palmiers en prévision de leur retour en ces lieux, et ne pas provoquer la déplétion de la faune sédentaire et vulnérable ; plus particulièrement celle du tatou à neuf bandes (*Dasypus novemcinctus*).

Le pindo au présent : la chute de son cours

Il apparaît donc que la logique du nomadisme ache, loin d'être calquée sur les mouvements aléatoires du pécarí à lèvres blanches, s'inscrivait davantage dans une gestion d'importants stocks de féculé du pindo disponible pendant toute l'année. Dans le contexte de ce nomadisme espacé et rythmé par la rencontre des palmeraies, chasse et collecte ne sont pas antagonistes. On se souviendra maintenant que, durant les rares arrêts de la bande ache en 1980, le niveau moyen de la production des femmes, engagées à transformer la pulpe du pindo, dépassait nettement celui des hommes occupés à chasser : 2 804 calories à l'heure contre 1 340 (Hill *et al.* 1987 : 7, 11). Mais, alors qu'entre 1980 et 1982 les pointes de productivité féminine sont condamnées à demeurer exceptionnelles parce que l'extraction de moelle est entravée par des équipées ininterrompues, on est en droit de supposer à présent que, dans le cadre d'une semi-sédentarisation variant de plusieurs jours à deux semaines et visant à récolter l'amidon, ces hauts rendements pouvaient constituer, autrefois, une norme moyenne quotidienne !

Sur la diminution de l'activité économique féminine

Les chercheurs nord-américains n'indiquent ni le volume individuel ou global de moelle dégagé durant les courtes haltes de deux à trois jours (Hurtado *et al.*

19. La gravité de certaines blessures alliée au rallongement des délais de cicatrisation en forêt permettent d'avancer, sans grand risque d'erreur, que les proches du convalescent devaient élire résidence près d'un mois dans un même secteur. Ainsi, nombreux sont les Ache qui ont le souvenir de haltes prolongées jusqu'à l'apparition de larves presque adultes : *buchu pirâ wachu provi* (quatre semaines, au minimum).

20. Ce modèle s'accorde mieux avec ce que l'on sait d'autres groupes sud-américains pratiquant une économie hautement itinérante. Les Siriono ne se déplacent généralement pas avant quatre ou cinq jours (Holmberg 1950 : 42, 43) ; Arcand a calculé que les Hiwi-Cuiwa changent d'emplacement en moyenne un peu plus que tous les sept jours, et fut témoin de l'occupation d'un site durant 24 journées consécutives (1976 : 388) ; les Akwe-Shavante se fixent dans un même lieu jusqu'à deux semaines (Maybury-Lewis 1967 : 57) et les Kaingang, à peine une semaine (Henry 1941 : 9).

1985 : 5) ni le temps qu'y ont accordé journalièrement les plus assidues des cueilleuses. En considérant, cependant, que la durée moyenne, consacrée individuellement aux activités *confondues* de ramassage des végétaux, s'élève à 55 minutes par jour (*ibid.* : 9), force est de constater que les femmes de l'échantillon n'ont dû investir qu'une fraction infime de travail à la production d'amidon. En comptabilisant, d'autre part, les autres activités de subsistance — récolte de miel, de larves et poursuite du petit gibier —, cette durée moyenne des pratiques d'acquisition alimentaire féminines passe à 79 minutes. Ainsi, dans le contexte d'une journée type de 722 minutes (12 heures et 2 minutes) comme l'ont établi ces anthropologues, une femme ache consacrait à peine 11% en moyenne de son existence journalière à l'approvisionnement du groupe ! Il est évident que la force de travail féminine est, entre 1980 et 1982, sous-utilisée et qu'à tout le moins de larges possibilités d'intensification de ce travail restaient envisageables. En réalité, l'inconstance au jour le jour de l'effort individuel féminin et les écarts, suspects selon nous, de productivité entre les diverses femmes (*ibid.* : 15) trahissent davantage un effondrement des activités de la collecte qu'ils ne traduisent les bienfaits d'une « société de loisirs » avant la lettre. Une ligne évolutive est déjà plus qu'esquissée, qui privilégie la traque des animaux et la récolte du miel, laissant occasionnellement aux femmes le ramassage des fruits d'acquisition rapide : oranges douces (*Citrus sinensis*) importées par les Jésuites au XVI^e siècle et qui ont essaimé et prospéré au cœur de la forêt orientale, *virella* (*Campomanesia xanthocarpa*), *kurilla* (*Rheedia brasiliensis*). Cette démission économique des femmes est devenue éclatante entre 1986 et 1990, où elles prennent soin d'emporter en forêt racines de manioc, patates douces ou maïs et se consacrent assez souvent, en attendant le retour des chasseurs, à des tâches extra-économiques. Ce modèle n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui des excursions de chasse mekranoti-kayapo (Werner 1983 : 226, 232...).

Au regard de tout ce qui vient d'être évoqué — changements intervenus dans l'alimentation, dans le rythme du nomadisme et du travail féminin —, il ne fait aucun doute que, au début des années quatre-vingt, le pindo était déjà sous-exploité par rapport à un passé traditionnel. Aussi n'est-il pas surprenant que les mesures anthropométriques permettant d'établir les besoins énergétiques de la population ache selon le sexe placent les savants nord-américains face à un dilemme :

The weight data indicate that men did not quite consume as much energy as they expended, while women consume a slight excess. Since body weights were observed to change during foraging trips, we must also conclude that either current body weights at the mission, or male and female consumption and energy expenditure in the forest, are not perfectly representative of precontact times.

Hill *et al.* 1984 : 132

Quelques jalons du travail féminin traditionnel

Nous avons demandé à quatre femmes de préparer le *bree* au cours de trois journées consécutives en forêt, durant l'année 1989. Ces relevés sont, hélas ! limités par la disparition de cette soupe dans l'alimentation ache, mais ils nous ont permis de constater qu'il suffisait d'un temps moyen de 119 minutes pour qu'une personne batte (*pacho*) 17 kg de moelle. Hommes et femmes, pris isolément ou en

groupe, se sont tous accordés à reconnaître que les masses brutes de fibres rapportées individuellement — 23 kg pour la plus importante — représentaient un volume assez faible, se justifiant par l'extrême dispersion des palmiers dans ce secteur (*toïpacâpe*) et la rareté des stipes à pulpe douce (plusieurs pindos à chair amère — *iro* — furent, en effet, abattus). Dans le passé, la femme revenait ployant sous un panier de collecte chargé à ras bord, ce qui représente, selon nos évaluations, pas moins de 30 kg d'une moelle déjà, en grande partie, comestible²¹. À titre de comparaison, nous possédons le volume total de moelle obtenue au terme de chacune des sept expéditions de 1980, ainsi que le nombre de femmes chaque fois présentes (Hawkes *et al.* 1982 : 382). En nous autorisant quelques extrapolations²², on parvient sommairement à une production journalière moyenne d'à peine 3 kg par femme !

Si l'on s'en remet encore aux estimations très générales avancées par les Ache eux-mêmes, leurs compagnes exploitaient la moelle aussi souvent et quotidiennement que possible : *Go râve, kraku, bree, vi'i u reko*, « nous étions continuellement nourris de kraku, de bree et de vi'i », se délectent-ils à raconter. Signe évident de l'intensité de ce travail, la bande ache pratiquait aussi le *bewo* — un léger déplacement du camp — au sein d'un grand peuplement de palmiers, lorsque les femmes avaient épuisé les réserves attenantes de pindos et devaient se porter chaque fois plus loin.

Supputations grossières, objectera-t-on, mais plausibles si l'on tient compte de plusieurs facteurs qui étaient de nature à inciter les femmes à de hautes cadences journalières de travail. En effet, plus que l'énergie investie ou l'effort violent développé à broyer la pulpe du pindo, c'est le caractère routinier de cette besogne qui devait constituer, jadis, l'obstacle principal à son intensification. Aussi fallait-il que des motivations, échappant au domaine de la raison (immédiatement) utilitariste, vinssent encore l'animer. Nous savons, par les intéressées, que ce travail s'effectuait plus volontiers collectivement, dans une réelle atmosphère de liesse où les plaisanteries échangées et la bonne humeur concouraient à entraîner les participantes. Dans une même journée, par ailleurs, cet ouvrage n'était pas toujours

21. La moelle destinée au *bree* nous a paru être de même qualité que celle du *kraku*. Si dans ce dernier cas, cependant, le cœur fibreux est pulvérisé avec davantage d'application, pour le *bree* l'important n'est pas de briser complètement la fibre mais de dégager un maximum de cette masse filandreuse dont la chair sera détachée par l'opération du rinçage. La conversion de la masse brute en masse comestible n'est pas explicitement définie dans les travaux de l'équipe nord-américaine. Celle-ci semble pencher pour un taux de déchet de 35 % dans le cas du *kraku* (Hawkes *et al.* 1982 : 386, 389), mais ne dit rien quant au *bree*. Nous avons calculé que le liquide amylicé, issu du détrempage à l'eau des fibres et de leur essorage, équivaut en moyenne à 48 % de leur poids brut. Quant à la valeur alimentaire de ce produit, elle n'apparaît pas avec suffisamment de précision dans les travaux précités, pour que nous puissions nous adonner ici, sans vérification, à quelques projections chiffrées.

22. À défaut de plus de précisions des chercheurs nord-américains, en effet, nous en sommes réduit à diviser le volume total de moelle brute par le nombre de femmes ainsi que le nombre de jours que comptaient les différentes expéditions de 1980 (nous avons exclu les deux sorties durant lesquelles la bande ache s'est scindée). Or, les quantités assez modestes de moelle brute révèlent déjà, à notre sens, soit que des femmes ne participèrent pas à son extraction, soit que ce travail ne fut pas accompli quotidiennement : 28 kg pour 4 femmes durant 4 jours ; 191 kg/9 femmes/11 jours ; 213 kg/15 femmes/8 jours ; 177 kg/7 femmes/5 jours ; 220 kg/5 femmes/13 jours (Hawkes *et al.* 1982 : 382).

effectué d'une seule traite. Grâce à la proximité des palmiers, il pouvait être laissé en l'état puis repris au gré des circonstances et de meilleures dispositions. Les femmes ajustaient, notamment, leur effort au succès cynégétique des hommes ; plus un mari s'en revenait chargé de prises et plus l'épouse se dévouait à exploiter la chair du pindo. En cela, elle manifestait clairement sa satisfaction. Mais cette production en partie tournée vers la cuisson de la viande peut surprendre puisqu'il n'appartenait pas à l'épouse de cuisiner le gibier tué par son mari. En fait, il n'incombait pas à l'épouse, non plus, de mettre à cuire le liquide amidonné, tiré de la moelle émietée puis lavée par ses soins : ce rôle échouait à d'autres femmes. De plus, le *bree* ne faisait retour vers elle qu'après avoir été généreusement distribué aux autres familles, ce don réitérant, par plus d'une analogie symbolique, celui des prises du conjoint : à un mari, pourvoyeur de la communauté en viandes, s'accorde, en quelque sorte, une épouse non moins dispensatrice de chair²³ végétale. D'ailleurs, l'efficacité optimale de l'exploitation du pindo n'était pleinement actualisée qu'à l'intérieur du cadre fourni par le noyau conjugal. La division sexuelle des tâches et le système des valeurs imposaient au mari d'être un bon chasseur, mais aussi un bon coupeur de palmiers. Que ce soit avant ou après la chasse, il n'omettait jamais d'abattre le pindo pour se constituer du futurs élevages de larves et inciter son épouse à ne pas relâcher son effort. La coopération masculine allégeait le labeur féminin en lui économisant les coûts de l'abattage²⁴ et même la recherche de la bonne fibre. On peut donc penser qu'elle contribuait à créer une saine émulation au sein du couple. À cet égard, il était strictement prohibé au chasseur de consommer, sous peine de mauvais sort cynégétique (*pane*), le *kraku* ou le *bree* d'une femme de la catégorie des épouses potentielles, avec laquelle il n'avait, cependant, pas lié de relations sexuelles ! L'homme peut se rabattre éventuellement sur le *bree* de ses parentes (mère, sœur, « marraine »), mais il demeure qu'une bonne épouse n'aurait jamais encouru le risque de voir son mari rechercher les faveurs extra-conjugales, ni surtout l'affront public de le laisser se sustenter au *bree* de ses amantes, faute d'avoir su le satisfaire. Sans examiner plus en détail l'appareil symbolique entourant le pindo, on ne peut ignorer que la moisson de sa chair est l'expression même de la féminité. Selon les croyances ache, d'ailleurs, la montée du lait maternel — et, par conséquent, l'assurance d'une viabilité de la progéniture féminine — dépend étroitement de l'assiduité des femmes à soutirer des quantités correctes de jus amidonné.

Aussi, contrairement à ce que l'éviction rapide du *bree* et du *vi'i*, du fait de la sédentarisation, pourrait faussement suggérer, ce travail, ingrat à nos yeux mais particulièrement valorisé par les représentations ache du clivage entre les sexes, était parfaitement consenti par les femmes. Nous n'en voulons pour preuve que le désarroi souvent émouvant qu'elles manifestent à l'évocation de ces séances de collecte d'antan, où chacune d'entre elles débordait d'une ardeur et d'un courage aujourd'hui disparus. Qualités perdues en même temps que se défaisait, au contact

23. Le terme *oo*, signifiant « viande », est utilisé pour désigner la moelle du palmier : *toi oo* (cf. aussi Cadogan 1968 : 131).

24. Si (symboliquement) ancrée est cette répartition sexuelle des rôles que dans 78% des cas, l'acquisition du bourgeon terminal, symbole masculin par excellence — et par conséquent l'abattage — fut effectué par les hommes durant les enquêtes (Hill *et al.* 1987 : 25).

d'une société particulièrement étroite d'esprit, l'armature de leurs croyances. Les Paraguayens, en effet, n'ont jamais caché leur mépris pour des êtres se nourrissant du cœur de pindo. En forêt, les Ache font fi d'un tel jugement et n'en continuent pas moins à manger le bourgeon terminal (*tangy*) ou à se désaltérer du *kraku* facilement acquis. En revanche, les femmes ne sont plus disposées à entreprendre, de nos jours, l'ensemble du procès de préparation du « lait » amidonné. Nous-même n'avons pu observer la confection du *bree* et le consommer qu'au prix, souvent, de demandes lourdement insistantes. Or, ce n'était pas le moindre des paradoxes que de voir, ainsi, les femmes renâcler à l'ouvrage quand les membres de la bande révélèrent, chaque fois, un goût rarement égalé pour ce met, à la belle apparence d'un laitage chocolaté, qu'est le *bree*.

Conclusion

Cette brève étude, inscrite dans une perspective diachronique, nous a permis de recomposer un modèle de subsistance où la fécule tirée du palmier jouait un rôle central. Bien que son cadre limité ne nous autorise pas à pousser ce cheminement à son terme, c'est bien à une *réévaluation* — à la hausse — de la contribution économique de la collecte que cet essai convie. Encore que, si nous avons volontairement sacrifié jusqu'ici à une logique linéairement quantitative, l'importance du végétal ne soit pas simplement mesurable à son pesant de calories et qu'il faille également considérer l'apport vital, inestimable (oserions-nous dire), en diverses vitamines de plus d'une trentaine de fruits. Le manque relatif de variété des espèces fruitières est avantageusement compensé par leur exubérance au cœur de la sylve paraguayenne. Au demeurant, cette thèse d'une dominance nutritionnelle du végétal chez les Ache, nomadisant sous des latitudes sud comprises entre 24° et 26°, paraît bien résister à l'ensemble des faits relevés parmi les autres chasseurs-cueilleurs ; eu égard tout particulièrement au travail comparatif, désormais classique, de Richard B. Lee qui a établi un lien de corrélation positif entre l'importance économique de la collecte et les basses latitudes tropicales ou subtropicales. Le spécialiste des Bushmen devait ainsi montrer que, pour un échantillon de 58 sociétés vivant exclusivement de la chasse ou de la pêche et de la collecte, le végétal domine l'alimentation dans les régions proches (entre 0° et 39°) de l'équateur. Significativement, il se trouve supplanté par l'élément carné au fur et à mesure que l'on s'éloigne de cette zone équatoriale, que l'on se déplace vers des parties du monde plus pauvres en végétation, situées près ou au delà de 60° de latitude (1968 : 42, 43, 46).

La mobilité *extrême* attestée par la littérature ethnographique, d'autre part, concerne toujours des groupes ache soumis à de fortes pressions acculturatrices ou destructrices (fuite devant l'expansion des Blancs, enclavement, sédentarisation forcée...). Hors de portée de ces processus historiques, nous avons vu que le mode de vie aborigène supposait plutôt que les Ache s'établissent, jusqu'à deux semaines en moyenne, dans les zones riches en pindos pour en exploiter, sous diverses formes, les matières amylacées. C'est pourquoi notre entreprise impose encore, pour être conséquente, que l'on réexamine les tactiques cynégétiques — et, dans la mesure du possible, leurs rendements — sous l'éclairage nouveau des périodes de résidence prolongée dans les colonies de palmiers.

D'ores et déjà, disons que les études antérieures ont volontiers mésestimé le recours des Ache aux techniques de piégeage. Ainsi que nous le développerons ailleurs, en effet, le piège-assommoir mentionné par Mayntzhusen (Baldus 1972) était aussi utilisé par les groupes septentrionaux. Quant à la fosse à tapir, elle représentait plus qu'une technologie d'appoint ou qu'un outil désuet comme veut bien le laisser entendre Clastres (1965 : 58). Or, la seule nécessité de l'élaboration et de la mise en œuvre de ces pièges souligne, une nouvelle fois, l'inadéquation de la thèse dominante, à propos des nomades Ache, d'une économie axée sur des courses ininterrompues.

Références

- ARCAND B.
1976 « Cuiva food production », *The Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 13, 4 : 387-396.
- BALDUS H.
1972 « Die Guayaki von Paraguay nach Angaben von F.C. Mayntzhusen und eigenen Beobachtungen », *Anthropos*, 67 : 465-529.
- BORRERO L.A. et H.D. Yacobaccio
1989 « Etnoarqueología de asentamientos ache cazadores-recolectores del Paraguay oriental », *Journal de la société des américanistes*, LXXV : 7-33.
- CADOGAN L.
1968 *Diccionario Guayaki-Español*. Paris : Musée de l'Homme.
- CADOGAN L. et M. de Colleville
1963 « Les Indiens Guayaki de l'Ynarô (Paraguay) », *T.I.L.A.S.*, Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg : 41-60.
- CLASTRES P.
1965 *La vie sociale d'une tribu nomade, les Indiens Guayaki du Paraguay*. Thèse de doctorat, Paris.
- CLASTRES P. et L. Sebag
1963 « Cannibalisme et mort chez les Guayaki (Aché) », *Revista do museu paulista*, N.S. XIV : 174-181.
- GANCEDO O. et E.M. Cigliano
1972 « Un prestamo cultural entre los Guyakí : la cerámica », *Revista del Museo de La Plata*, tomo VII, antropología 46 : 211-223.
- HAWKES K., K. Hill et J. O'Connell
1982 « Why hunters gather : optimal foraging and the Ache of eastern Paraguay », *American ethnologist*, 9 : 379-398.
- HAWKES K., H. Kaplan, K. Hill et A.M. Hurtado
1987 « Ache at the settlement : Contrasts between farming and foraging », *Human Ecology*, 15, 2 : 133-161.

- HENRY J.
1941 *Jungle people. A Kaingang tribe of the highlands of Brazil*. New York : Random House, Vintage Books.
- HILL K.
1988 « Macronutrient modifications of optimal foraging theory : an approach using indifference curves applied to some modern foragers », *Human Ecology*, 16, 2 : 157-197.
- HILL K. et K. Hawkes
1983 « Neotropical hunting among the Ache of eastern Paraguay » : 139-188, in R. Hames et W. Vickers (dir.), *Adaptive Responses of Native Amazonians*. New York : Academic Press.
- HILL K., K. Hawkes, A.M. Hurtado et H. Kaplan
1984 « Seasonal variance in the diet of Ache hunters-gatherers in eastern Paraguay », *Human Ecology*, 12, 2 : 101-135.
1987 « Foraging decisions among Ache hunters-gatherers : new data and implications for optimal foraging models », *Ethology and Sociobiology*, 8 : 1-36.
- HOLMBERG A.R.
1950 *Nomads of the long bow. The Siriono of eastern Bolivia*. New York : Smithsonian institution.
- HURTADO A.M., K. Hawkes, K. Hill et H. Kaplan
1985 « Female subsistence strategies among hunters-gatherers Ache of eastern Paraguay », *Human Ecology*, 13, 1 : 1-28.
- KOZAK V., D. Baxter, L. Williamson et R. Carneiro
1979 *The Héta Indians : Fish in a Dry Pond*. New York : American Museum of Natural History.
- LA HITTE C. de et H. Ten Kate
1897 « Notes ethnographiques sur les Indiens Guayakis et description de leurs caractères physiques », *Anales del Museo de la Plata*, 2 : 5-38.
- LEE R.B.
1968 « What hunters do for a living, or, how to make out on scarce resources » : 30-43, in R. Lee et I. De Vore, *Man the Hunter*. Chicago : Aldine Press.
- LOUREIRO Fernandes J.
1960 « Les Xeta et les palmiers de la forêt de Dourados, contribution à l'ethnobotanique du Parana » : 39-43, in *VI^e congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques*. Paris : Musée de l'Homme.
- MAYBURY-LEWIS D.
1967 *Akwê-Shavante Society*. New York : Oxford University Press.
- MAYNTZHUSEN F.C.
1911 « Los Indios Matako del sudeste del Paraguay. Su influencia sobre los Guayaki », *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, 15-16 : 333-344.
1912 « Über die Gebräuche bei der Geburt und der Namengebung der Guayaki » : 408-412, in *Proceedings of the XVIII International Congress of Americanists*. Londres : Harrison and Sons.
1925 « Guayaki-Forschungen », *Zeitschrift für Ethnologie*, 57 : 315-318.

- MELIA B., L. Miraglia, M. Münzel et C. Münzel
 1973 *La agonía de los Ache-Guayaki : historia y cantos*. Asunción : Centro de estudios antropológicos, Universidad Católica.
- MÉTRAUX A. et H. Baldus
 1946 « The Guayakí » : 435-444, in J.H. Steward (dir.), *Handbook of South American Indians*. Vol. 1, *The Marginal Tribes*. New York : Cooper Square Publishers.
- MIRAGLIA L.
 1975 « Caza, recolección y agricultura entre indígenas del Paraguay », *Suplemento antropológico, Revista del Centro de Estudios Antropológicos*, X, 1-2 : 9-91.
- MÜNSEL M.
 1973 *The Aché Indians : Genocide in Paraguay*. Copenhague : IWGIA.
 1983 *Gejagte Jäger. Teil 1 : Die Aché in Ostparaguay*. Francfort : Museum für Volkerkunde.
- VELLARD J.
 1934 « Conférence sur les Guayaki », *Boletim do museu nacional*, X, 1 : 1-22.
 1939 *Une civilisation du miel*. Paris : Gallimard.
- VIVEIROS de CASTRO E.
 1986 *Arawete, os deuses canibais*. Rio de Janeiro : Jorge Zahar.
- WERNER D.
 1983 « Why do the Mekranoti trek » : 225-238, in R. Hames et W. Vickers (dir.), *Adaptive Responses of Native Amazonians*. New York : Academic Press.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Les Ache du Paraguay et le palmier pindo

Éléments pour un réexamen de la stratégie économique et du mode de résidence

Divers épisodes de leur sédentarisation tragique ayant attiré l'attention du monde scientifique, les Ache du Paraguay ne sont pas de nouveaux venus sur la scène ethnographique. Néanmoins, le mode traditionnel de subsistance de ces chasseurs-cueilleurs demeure, à bien des égards, mal connu. Un important matériau chiffré a été rassemblé par des anthropologues nord-américains, se réclamant de l'« optimal foraging theory », mais il fut recueilli auprès des Ache septentrionaux en voie de conversion à l'agriculture. Le propos de cet article est de reconsidérer, à partir du savoir et des récits de vie indigènes, les prémisses faussées sur lesquelles en est donc venue à se constituer l'image dominante de ces chasseurs-cueilleurs : prétendue nécessité d'un nomadisme quasi quotidien, modèle économique essentiellement orienté vers la chasse...

The Ache of Paraguay and the Pindo Palm
Elements for a Reconsideration of Economic Strategy and Residence Pattern

Certain episodes of their tragic sedentarisation having attracted the attention of scientific circles, the Ache are hardly newcomers to the ethnographic scene. Nevertheless, little is known about the traditional subsistence pattern of these hunters-gatherers. Important quantitative data have been provided by North American anthropologists subscribing to the « optimal foraging theory », but this information was gathered from the northern Ache during their conversion to agriculture. Based on native knowledge and accounts of daily life, the following article reconsiders the misleading premises upon which has come to be based the dominant image of Ache foragers : the alleged necessity of almost daily foraging movement, an essentially hunting oriented economic model...

Philippe Edeb
Laboratoire d'anthropologie
historique et politique
Université de Paris VIII
2, rue de la Liberté
93526 Saint-Denis Cedex 02
France